

GUMS 1948-1955, UNE ASSOCIATION DANS L'AIR DU TEMPS

Par Michel Pinault



Première page du Crampon n° 22, de mars 1949.

Je dédie ces pages à Sylvie Descomps (†) et Bernard Lesigne, mes parrains au GUMS. Le GUMS n'a pas d'archives. Ce travail est essentiellement appuyé sur la lecture du Crampon, sur les papiers conservés par Hubert Bourdudie et Claude Orlianges et sur des entretiens avec de nombreux « anciens » du GUMS. Qu'ils soient tous ici remerciés, en particulier Jeanine Bourdudie (Calame), Paul Braffort, Josette et Bernard Canceill, Bernard Jancoici, Noémie et Yves Koedlin, Jacques Labeyrie, Bernard Langeoin (Tiapa), Claude Orlianges, Georges Polian, Monique Selle, Max Tenenbaum, Hélène Vétrine, Yves Wesolud et d'autres qui m'excuseront de ne pas les citer. Je remercie aussi les « enfants » qui ont contribué à cette enquête, comme Natacha Salomon, Dominique et Alain Picaard. Je remercie aussi ceux qui ont bien voulu relire ce texte et m'apporter leurs remarques. Toute erreur ou développement discutable restent de ma seule responsabilité. Merci enfin à la documentaliste du CAF, Alina Sepulveda.

Le GUMS, le Groupe universitaire de montagne et de ski, est né en juin 1948. Les vieilles circulaires, d'abord reproduites sur papier pelure puis imprimées recto-verso à la ronéo sur un papier aujourd'hui brûlé et cassant, et devenant *Le Crampon* dès la circulaire numéro 14, racontent avec une intense précision, soixante ans après, les circonstances et les modalités de cette naissance<sup>1</sup>. À ces feuilles jaunies s'ajoutent les souvenirs bien verts des « fondateurs » qui témoignent encore aujourd'hui avec plaisir des raisons qui les ont menés à créer cette association et de la manière dont elles et ils ont, à travers l'activité de ce GUMS, découvert, souvent pour de premières vacances, la varappe, l'escalade, la montagne, l'alpinisme et le ski. L'ensemble respire un air du temps, celui des premières années de l'après-guerre, années de la Libération, années de la liberté retrouvée pour une jeune génération qui croyait fermement que l'avenir, le leur, serait « différent ». Cette génération, celle de jeunes gens nés dans le premier après-guerre, celui qui suit 1914-1918, et devenant de jeunes adultes avant 1950 livre ainsi son portrait. Des façons d'agir, de penser, de vivre ensemble et d'envisager l'avenir s'y expriment. Qu'est-ce qui perdure, qu'est-ce qui a changé, qu'y a-t-il eu de fondateur, qu'est-ce qui nous relie, Gumistes de 2008, à l'heure du soixantième anniversaire de notre association, à cette histoire ? Les pages qui suivent vont essayer d'apporter quelques éclairages.

Le contexte de la création du GUHM/GUMS

C'est au sein d'un groupe d'une vingtaine d'étudiants, partis des facultés et des lycées parisiens faire un stage de ski à Pâques 1948, dans un chalet du Lauzet, un hameau situé au pied du col du Lautaret, dans la vallée de la Haute-Guisane, que s'est forgée l'intention de créer un structure permanente, bref une association, dédiée à l'escalade, au ski, aux pratiques alpines<sup>2</sup>. La plupart des participants étaient membres de cercles de l'UJRF (Union de la jeunesse républicaine de France), une organisation de masse issue de la Résistance, proche du parti communiste, qui deviendra la Jeunesse communiste en 1957<sup>3</sup>.

Comme s'en souviennent plusieurs fondateurs du GUMS, des groupes d'étudiants, de jeunes plus généralement, fréquentaient depuis la fin de la guerre, pendant les week-ends, les sites d'escalade du massif de Fontainebleau et s'intéressaient aux sports de montagne, depuis la randonnée associée au camping jusqu'à l'alpinisme, en passant par les sports d'eaux vives (canoë) et, évidemment, bien qu'il n'y eût alors presque pas de remontées mécaniques, le ski en hiver<sup>4</sup>. La pratique de l'escalade de blocs à Fontainebleau était peu connue, même des campeurs-randonneurs habitués de la forêt. Ainsi Roger Paragot qui devint un des meilleurs grimpeurs français et ouvrit, en 1953, la face sud de l'Aconcagua, point culminant des Andes, à 6962 m, racontait-il sa découverte de ce nouveau sport en ces termes :

« Comment je suis venu à l'alpinisme ? C'est simple. À la Libération, j'ai commencé à faire du camping aux AN-FSGT. J'étais à la section de Clamart et très souvent nous allions à Bleau où nous bivouaquions sous les rochers. Un matin, alors que nous venions de nous lever, nous avons eu la surprise de voir arriver un homme assez âgé... environ 50 ans, avec un tapis... Nous fûmes surpris de la voir froter ses espadrilles sur le tapis puis... escalader un rocher. De là provient, je pense, ma première attirance pour l'escalade.<sup>5</sup> »

Ces adeptes du « Plein air » reprenaient ainsi et développaient des pratiques sportives, corporelles, hygiénistes même, couplées à des démarches pédagogiques « modernes », en progression depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle et auxquelles le Front populaire avait donné, en France, sous le nom de « sport populaire » et sous l'autorité du ministre Léo Lagrange, une

<sup>1</sup> En fait, le GUMS s'appela d'abord, jusqu'en novembre 1949, le GUHM, Groupe universitaire de haute montagne. Le Crampon reste évasif sur le changement de nom du GUHM, devenant le GUMS à l'assemblée générale du 23 novembre 1949. Les témoignages les plus courants évoquent l'existence d'une autre association de même nom, bordelaise, constituant en fait la commission universitaire de la section sud-ouest du CAF, qui avait déposé ses statuts la première, et l'obligation faite au GUHM parisien par la Préfecture de Paris de renoncer à son premier nom. Guy Fournié, ancien membre du GUHM de Bordeaux, confirme ces éléments (entretien téléphonique, 27 août 2008). L'existence du GUHM bordelais est évoquée dans une note parue dans *La Montagne et l'Alpinisme*, en avril 1997 : François Paucis, « Sur les traces du Groupe universitaire de haute montagne », *La Montagne et l'Alpinisme*, 4/ 1997, n° 190, p. 64. Voir aussi, Guy Fournié, « L'aventure du GUHM », DVD, Pau, éd. Cairn.

<sup>2</sup> Parmi ceux qui étaient au Lauzet, on comptait (sous réserves) : Annie Danon, Marie-Claire Zuckerman et Simone Lévy, Noëlle Saulnier, Colette Meyer et, peut-être, Simone Segal, ainsi que Jacques Labeyrie, Claude Orlianges, Robert Pohn et Roger Dawilliers.

<sup>3</sup> L'UJRF est née le 2 avril 1945 à l'initiative du congrès de la fédération des jeunesses communistes. Elle était composée de l'Union des jeunes filles patriotes, des jeunes du Front national de lutte pour l'indépendance de la France (Front patriotique de la jeunesse), des Jeunes paysans patriotes, de l'Union des jeunes juifs, de la plupart des jeunes de l'OCM (Organisation civile et militaire), d'une bonne partie des Jeunesses laïques et républicaines, des Jeunes de la Libération nationale issus de la fusion des jeunes du MLN (Mouvement de libération nationale), des Jeunes laïcs combattants et de la Fédération des jeunesses communistes de France (y compris l'Union des étudiants communistes). (Intervention de Léo Figuières au congrès de Lyon de l'UJRF, mai 1948, in *Le Serment de la jeunesse*, BNF, 16-R-2603)

<sup>4</sup> « La genèse du GUMS », entretien de Patricia Rogers avec Claude Orlianges, Marie-Claire Zuckermann, Sylvie Descomps, Jacques Labeyrie, *Crampon* n° 292, spécial cinquantenaire, avril 1998.

<sup>5</sup> Interview de R. Paragot, « Aux Amis de la Nature mes anciens camarades et aux souvenirs de mes premières armes d'alpiniste. », *Sport et Plein air*, revue de la FSGT, n° 33, 1<sup>er</sup> mai 1955.

impulsion essentielle<sup>6</sup>. Le régime de Vichy, avec ses Chantiers de jeunesse, avait repris et réorienté ces tendances, sous prétexte de retour aux valeurs de service, de discipline, et dans un but d'embrigadement et de militarisation de la jeunesse. La Libération, dans ce domaine, consistait en un rejet de l'héritage pétainiste et un retour aux pratiques innovantes de l'entre-deux-guerres.

En témoigne une éphémère publication imprimée, datant de décembre 1945, titrée *Quartier latin* et éditée par les cercles lycéens de l'UJRF<sup>7</sup>. Sous une photographie d'un groupe de campeurs-randonneurs, lisant la carte, portant des sacs lourds, buvant à la gourde, un article intitulé « Vaincre et vivre », exposait ce programme :

« Nous campeurs qui aimons la nature, nous ne voyons en elle qu'un moyen de régénérer la ville et non pas une évasion possible. Un moyen de fortifier son corps, d'acquérir des idées neuves et claires, une conception artistique de la vie et aussi une école de luttes contre les difficultés matérielles. »

Un encart, en bas de la page, sorte de prémonition de la création du GUMS deux ans plus tard, annonçait :

« Il faut former un groupe de campeurs étudiants, a déclaré Reigner, et dès maintenant ! Il y a parmi nous suffisamment de « durs » qui campent l'hiver pour constituer un groupe d'élite qui ouvrira la voie aux campeurs de cet été. Reigner a été promu responsable de l'organisation du groupe et, depuis ce temps, il prépare des itinéraires. Vite ! Inscrivez-vous au groupe de camping de l'Union ! »

En témoignent aussi les pages de l'hebdomadaire de l'UJRF, *Avant-Garde*, un journal composé comme tous ceux d'alors dans ce grand format disparu, proche de celui du *Figaro* actuel, sur 4, 6 et bientôt 8 pages. Chaque semaine, l'*Avant-Garde* consacrait sa dernière page, sous le titre « Sports et Plein air », à l'actualité sportive et aux activités que l'UJRF et ses cercles proposaient, en particulier pendant l'été, à leurs adhérents. L'*Avant-Garde* menait une campagne permanente en faveur des loisirs et de vacances de plein air pour les jeunes. Ainsi, le 23 avril 1947, elle titrait en page une :

« Nous voulons partir en vacances ! Un billet pour Bleau, SVP !

« "Bleau", tout campeur vous dira ça, c'est Fontainebleau et sa forêt, le rendez-vous traditionnel du week-end. »

Pendant les années 1946-48, des centaines de lieux de rassemblement estivaux étaient répertoriés dans *Avant-Garde*, organisés en camping et proposant des activités collectives variées<sup>8</sup>. Et c'est dans ce cadre que, dès le 26 mai 1947, apparaissait cette annonce :

« Camps de montagne 1947 : Hâtez-vous de vous inscrire au siège de l'UJRF : Gavarnie du 25 juin au 7 juillet ; au Lauzet, de 7 au 19 juillet, à Essetlons (Savoie) du 25 août au 5 septembre<sup>9</sup>. »

L'annonce était relancée en juillet :

« La montagne vous attend : Passer vos vacances dans les Alpes, faire de la varappe, du rocher, et vous initier à tous les sports alpins sous la conduite de moniteurs qualifiés. Vous le pouvez pour 175 F par jour en vous faisant inscrire de toute urgence pour le séjour que l'UJRF organise du 7 au 19 juillet au chalet du Lauzet, près de Briançon. »

Ces stages, comme celui du Lauzet à l'été 1947, renouvelé à Pâques et à l'été 1948, se tenaient en fait dans des centres de l'Union nationale des centres de montagne (UNCM), laquelle assurait l'encadrement, et dans lesquels l'UJRF réservait des places. C'est ainsi que se nouèrent des liens étroits entre les cadres techniques de l'UNCM, en particulier Raymond Leininger, Georges Lambert, Pierre Faure, le futur maire de Saint-Christophe-en-Oisans, Joubert, Martin, et le jeune GUMS<sup>10</sup>. L'UNCM était née de la Résistance, ses dirigeants, pour la plupart venus de la branche Jeunesse et Montagne des Chantiers de jeunesse de Vichy, étant passés collectivement au maquis. Le 29 février 1944, ils avaient créé l'Association nationale des camps

<sup>6</sup> Voir Pascal Ory, *La Belle illusion, Culture et politique sous le signe du Front populaire (1935-1938)*, Paris, Plon, 1994, et Georges Vigarello, *Le Corps redressé : histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Delarge, 1978.

<sup>7</sup> *Quartier latin*, édité par les cercles lycéens de l'UJRF, 10 décembre 1945, n° unique à la BNF, 4 pages imprimées

<sup>8</sup> *Avant-Garde*, 21 avril 1948 : « La campagne d'été de l'Union de la Jeunesse républicaine de France : En avant pour les 500 camps et relais. » Une Union des camps et relais de la jeunesse, adhérente à l'UJRF, existait, qui était partie prenante de l'organisation des Journées nationales du plein air (JNPA).

<sup>9</sup> « Essetlons » (sic) : lire « Les Settons », probablement, ou peut-être « les Sept Laux ».

<sup>10</sup> Raymond Leininger et sa femme, Nicole, furent deux des fondateurs du GUMS. Ils furent aussi parmi les premiers à ouvrir, rue Pierre Demours, à Paris (17<sup>e</sup>), un commerce spécialisé dans la fourniture d'articles de montagne et de sport, « La Route sans borne », dont le Crampon fit la publicité (l'UJRF avait déjà pris une semblable initiative avec son magasin « Plein Air-Jeunes », avenue de La Motte-Picquet, et Pierre Allain avait sa boutique, rue Saint-Sulpice). En 1951, ils montèrent avec, entre autres, le couple Claude et Georges Kogan, une expédition à la Cordillère blanche, au Pérou, qui eut un grand retentissement (Georges Kogan et Nicole Leininger, *Cordillère blanche, expédition franco-belge à la Cordillère des Andes (1951)*, B. Arthaud, Paris-Grenoble, 1952). Le 6 mai 1953, on lit dans l'*Avant-Garde* une interview de Raymond et Nicole Leininger et, le 10 juin, celle-ci annonce que Raymond Leininger a gravi l'Everest.

de montagne (ANCM) devenue l'UNCM à la fin de l'année, après entente avec les organisations de jeunesse de la Résistance. Son premier président, René Tulpin, venu des Éclaireurs de France, présida l'UNCM pendant les 20 ans de son existence et son vice-président était René Chalon, venu du mouvement des Auberges de Jeunesse<sup>11</sup>. Ses statuts la vouaient au « développement physique et moral de la jeunesse française, sans distinction d'origine confessionnelle et politique, en facilitant la fréquentation de la montagne en été et en hiver. » Elle servit d'abord à la formation militaire pour les combats de la libération des Alpes où les Allemands résistaient toujours et assura le secours en montagne. Puis son comité directeur, composé de représentants des associations de jeunesse et de plein air comme la FSGT, les Auberges de Jeunesse, les Éclaireurs de France, la JOC, les scouts, développa son action vers la création de centres permanents voués à l'accueil de stages, à la formation de cadres alpins et à l'attribution de diplômes. En 1948, l'UNCM disposait de 5 centres et de 80 moniteurs et elle assura, cette année-là, plus de 100 000 journées de stages<sup>12</sup>.

Les stages au Lauzet avaient quelque chose de spartiate : « On se lavait dans le torrent, les pieds dans la neige », se souviennent les anciens du GUMS. Pour Raymond Malessset :

« Rien ne pouvait améliorer la situation du Lauzet, à 5 km de Monetier, sous le blizzard du Lautaret. La maison qui n'avait pas été occupée pendant des années était dans un état déplorable. À l'ouverture, à l'été 1946, les stagiaires, arrivant en même temps que l'équipe de moniteurs trouvèrent les châlits de l'armée entreposés dans la cour, les paillasses vides dans ce qui devait être la salle à manger. Le gérant ayant oublié de rejoindre son poste, le ravitaillement n'était pas non plus au rendez-vous. »

L'UNCM ferma ce centre dès 1948 et les stages suivant du GUMS eurent lieu dans de meilleures conditions, toujours en Guisane, au Moulin Baron et à l'auberge de jeunesse du Bez, situés à Villeneuve-La-Salle, ou au Champel, près de Chamonix.



*Le bâtiment dit du Moulin Baron qui abrita des stages UNCM pendant de nombreuses années. Carte postale Claude Orlianges.*

Le Moulin Baron, dirigé par Pierre Faure, où le GUMS organisa plusieurs stages à partir de Noël 1949, eut une meilleure destinée que le Lauzet. Malessset le décrit en ces termes :

« Le vieux moulin Baron, presque à mi chemin de Serre-Chevalier (une des rares grandes remontées datant d'avant la guerre) et Villeneuve la Salle, était situé sur un site agreste, au bord de la Guisane. Des murs épais, une disposition biscornue. Des parquets qu'on n'avait pas besoin d'éponger quand on les lavait tellement l'eau les traversait aisément par les fentes. (...) Que d'efforts, les premières années pour que la vie y soit supportable. On commença par aménager

<sup>11</sup> L'UNCM était dirigée par un comité directeur composé de délégués des mouvements de jeunesse et de plein air et elle recevait un financement de l'État. Ce financement eut tendance à se réduire. Comme le note un de ses dirigeants : « Le recrutement (de cadres) est stoppé aux alentours de 1950. La capacité des centres n'évoluera plus beaucoup dans la décennie 1950-1960 (...) Dans diverses périodes, on est obligé de différer le paiement des salaires. L'État qui a accordé un certain nombre de délégations et de contrats à l'Union ne garantit point qu'il pourra les maintenir toujours. » (R. Malessset, *Vacances sportives de plein air, de l'UNCM et l'UNF à l'UCPA*, Paris, éd. Chiron, 1985.) Et en effet, alors que le nombre de stagiaire passait de 7600 en 1948 à 11200 en 1952, que le bilan d'exploitation annuel s'élevait de 36 à 102 millions de francs, les subventions de l'État diminuaient, dans le même temps, de 35 à 16% de ce bilan. (Crampon n° 58, mai 1953) L'orientation de l'UNCM vers le « sport populaire », voulue par les mouvements de jeunesse, était contestée par certains milieux de la montagne. En 1965, eut lieu la reprise en main par les pouvoirs publics. Sous l'égide du ministre des sports du général De Gaulle, Maurice Herzog, l'UNCM fusionna avec l'Union nautique française (UNF) pour devenir l'Union nationale des centres sportifs de plein air (UCPA).

<sup>12</sup> P. Lacroix, « 1949 doit être une grande année plein air », *Camping Plein Air*, janvier 1949.

des WC intérieurs remplaçant ceux de plein air installés au-dessus du bief (...). L'effort sanitaire se poursuivait par l'installation d'une douche pour les filles. (...) L'avantage du moulin, c'est qu'il y faisait chaud. Les murs épais emmagasinaient la chaleur que dispensaient 12 poêles à sciure qu'un bénévole spécialement commis à cette fonction entretenait. Et comme le combustible gratuit se trouvait à la scierie contiguë au moulin, on ne le ménageait guère, d'où cette impression de réconfort, de bien être qu'on éprouvait en pénétrant dans le moulin. »

Finalement, le séjour de 1948 de l'UJRF au Lauzet, déboucha sur ce qui fut, d'une certaine façon, dans ce contexte, un aboutissement : la création du GUHM, devenu, un an et demi après, le GUMS. Le 12 mai 1948, avant même que les statuts du GUHM fussent déposés, la page « Sports et Plein air » d'*Avant-Garde* lançait un :

« Salut au Groupe universitaire de haute montagne ! » :

« Un important groupe d'étudiants parisiens, comprenant des camarades de l'Union de la Jeunesse a fait une sortie en montagne pour Pâques. Au cours de ces belles journées passées ensemble, ces jeunes de toutes opinions ont appris à mieux se connaître et à s'apprécier. Ils ont décidé de former un Groupe universitaire de Haute-Montagne, qui compte 150 adhérents et qui s'est affilié collectivement à l'UJRF. Cet exemple particulièrement remarquable n'est pas isolé : nombreux sont les groupes de campeurs qui s'affilient collectivement et renforcent les rangs de l'Union de la Jeunesse Républicaine ouverte à tous les jeunes ! »

Cette naissance venait de loin. Depuis 1945, en effet, les étudiants communistes avaient leur local rue de Médicis, en face des grilles du jardin du Luxembourg et c'est là que, déjà, se retrouvaient certains des militants qui allaient former le GUMS trois ans plus tard, en particulier ceux qui, comme Roger Dauvilliers, Étienne Picard, Sylvie Descomps, appartenaient au cercle de la faculté des sciences, appelé Cercle Jacques Solomon, du nom du brillant jeune docteur en physique théorique, gendre du physicien Paul Langevin, par ailleurs secrétaire de la section du V<sup>e</sup> arrondissement du PCF avant-guerre, fusillé au Mont Valérien le 23 mai 1942<sup>13</sup>. Ils retrouvaient ceux du cercle Touati<sup>14</sup>, de la place Monge, Robert Pohu, Bernard Langevin, Yves Koechlin, Jeanine Bertrand entre autres, et des militantes membres du cercle Rose Blanc de l'UJFF<sup>15</sup>. Ils avaient pris l'habitude de sorties régulières du week-end à Bleau pour randonner, camper et escalader les blocs.

La naissance du GUHM semble s'être déroulée sur un rythme très soutenu. Entre le stage de Pâques 1948, au cours duquel l'intention s'affirme, et le dépôt des statuts du GUHM à la Préfecture de Paris, le 15 juin, une association naît, dotée d'un comité directeur dont la composition ne variera pas pendant la première année. Un courant d'adhésion s'est manifesté : en mai, l'*Avant-Garde* évoque le chiffre de 150 adhérents tandis qu'à la même date une circulaire interne du GUHM parle de « quelques centaines » et, en août, l'*Avant-Garde* parle de « plus de 300 adhérents »<sup>16</sup>. La circulaire en question est déjà la septième<sup>17</sup>. Elles paraissent avec une périodicité à peu près hebdomadaire, celle du 9 juillet, la treizième, annonce sa conversion dès la semaine suivante en un premier numéro du *Crampon*, un bulletin destiné à informer les membres de l'UJRF des activités proposées par le GUHM. Les nombreux noms de « camarades » qui apparaissent dans les circulaires, soit comme rédacteurs, soit comme référents pour telle ou telle tâche technique d'organisation, soit pour coordonner les rendez-vous à Bleau ou l'organisation des stages de l'été 1948, donnent le sentiment d'une ruche bourdonnante où les bonnes volontés sont multiples. Lors de la première assemblée générale statutaire, au début de

<sup>13</sup> Paul Langevin, mort en 1946 avait adhéré au PCF pendant l'Occupation. Cet ancien élève de l'École de Physique et Chimie et de l'ENS, avait été destitué de ses fonctions de directeur de Physique et Chimie par les Allemands, en novembre 1940, et relégué en résidence surveillée à Troyes après une incarcération de plusieurs mois à la Santé. Les nazis visaient ainsi ses engagements politiques : l'ancien dreyfusard avait écrit dans *l'Humanité* dès 1920, organisé l'accueil d'Albert Einstein en France, en 1922, malgré la rage nationaliste qui sévissait alors, participé au Rassemblement universel pour la paix et à la création du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, en 1934. (Voir, en particulier, Bernadette Bensaude-Vincent, *Langevin, Science et vigilance*, Paris, Belin, 1987.) On peut noter (page du *Crampon* reproduite ci-dessus) que la veuve de Paul Langevin était présente lors de la première assemblée générale du GUHM.

<sup>14</sup> Maurice Touati habitait rue Mouffetard dans le Ve arrondissement. Il était membre d'un groupe armé de la Jeunesse communiste et avait notamment participé à l'attentat du 21 novembre 1941 contre la librairie allemande « Rive Gauche » du boulevard Saint-Michel. Arrêté en décembre 1941, il se brisa les jambes au cours d'une tentative d'évasion et comparu devant le tribunal sur une civière. Il fut condamné à mort et fusillé au Mont Valérien, le 17 avril 1942, avec 26 autres jeunes résistants communistes.

<sup>15</sup> L'UJFF, c'est l'Union des jeunes filles de France, née en décembre 1936 et affiliée aux Jeunesses communistes, et recréée en août 1946. Le cercle de l'UJFF du V<sup>e</sup> arrondissement où militaient certaines Gumistes des premières années s'appelait Rose Blanc en souvenir d'une résistante, membre de l'UJFF avant la guerre, arrêtée par la Gestapo en mars 1942 et enfermée au fort de Romainville. Elle fut déportée en janvier 1943 à Auschwitz où elle mourut du typhus, à l'âge de 24 ans.

<sup>16</sup> À l'assemblée générale du GUHM de novembre 1949, il y avait 250 abonnés au *Crampon*.

<sup>17</sup> Cette circulaire n° 7 est la seconde à avoir été conservée, les cinq premières restent malheureusement perdues à ce jour. Je remercie ici Bernard Canceill qui m'a fourni une série complète photocopiée de toutes les pages des premières circulaires et des *Crampon* des cinq premières années qu'il possède. Il s'est livré à un inventaire complet de ce fonds d'où il ressort qu'outre les cinq premières circulaires, manquaient encore les 10, 11 et 12<sup>e</sup> ainsi que la 14<sup>e</sup> (celle-ci a été retrouvée, cet été, dans les papiers de Claude Orianges). Font encore défaut les *Crampon* n° 19, 25, 48 et 63. Gumistes, à vos greniers, vieilles malles et étagères poussiéreuses ! Il faut déboucher les chaînons manquants...

1949, le rapport d'activité, non signé, proposait ce bilan :

« Le GUHM (fondé à Pâques dernier) vient de terminer sa période de lancement, période au cours de laquelle, par l'organisation de douze stages de ski et d'escalade dont deux à l'étranger, en plus d'une bonne trentaine de camps de week-end, il a accumulé les expériences, la plupart heureuses qui permirent l'accroissement rapide du groupe. (...) Le bilan que nous pouvons faire aujourd'hui prouve que le GUHM est viable et que même il peut, s'il sait se servir de son expérience acquise, devenir la grande organisation démocratique de sports alpins des étudiants, ainsi qu'un exemple de groupe d'activité spécialisé tel qu'il doit y en avoir des quantités à l'Union de la Jeunesse Républicaine de France<sup>18</sup>. »

Les créateurs du GUHM/GUMS

Parmi les participants au stage du Lauzet, Roger Dauvilliers passe pour avoir été l'inspirateur de l'aventure du GUMS. Il fut le principal rédacteur des statuts. Cet étudiant en arts plastiques de 22 ans, fils d'un professeur de Physique cosmique au Collège de France depuis 1944, était à la fois un militant communiste et un organisateur. Il a inventé le *Crampon* après avoir rédigé les premières circulaires du GUHM. C'était un Bleusard plus qu'un montagnard qui sillonnait les sites du Cuvier depuis 1945 et passait pour connaître tous les bivouacs des sites d'escalade<sup>19</sup>. Il devint secrétaire du GUHM et responsable du « Bulletin » dans le premier comité directeur. Mais dès le mois de juin, « ne pouvant plus assurer la tâche de secrétaire, (il fut) remplacé à ce poste par Anne-Marie Ancellin<sup>20</sup> ». La nouvelle secrétaire du GUHM était simultanément la secrétaire du Cercle Jacques Solomon de l'UJRF ; elle venait de succéder dans cette fonction à Ondine Elmreich, une étudiante en biologie qui a peut-être été, à ce titre, l'organisatrice du stage au Lauzet, de Pâques 1948. Au même moment, Simone Segal prenait en charge le *Crampon* et en devenait la principale animatrice.

Les statuts du GUHM de juin 1948 comportent la liste des sept membres du premier comité directeur : Jacques Labeyrie, Claude Orlianges, Roger Dauvilliers, Étienne Picard, Eugène Rousin (rectifié en Ronsin, par Claude Orlianges), Simone Lévy et Hélène Védrine<sup>21</sup>. Tous étaient communistes ou sympathisants. Jacques Labeyrie, né le 7 juin 1920, fut élu président, parce que, dit-il, il était plus « vieux » que les autres (28 ans) et déjà engagé dans la vie active. Cet ingénieur sorti de l'École de Physique et Chimie, chercheur pendant l'Occupation au laboratoire de Joliot-Curie, au Collège de France, et déjà embauché dans les laboratoires du tout jeune CEA (Commissariat à l'énergie atomique), avait été actif dans la Résistance<sup>22</sup>. Il quittera quelques années plus tard le GUMS car sa préférence allait à la spéléologie. Viennent ensuite Claude Orlianges, né le 18 août 1923, ingénieur centralien, fils d'un délégué au congrès de Tours de 1920 où naquit le PCF, qui devint le trésorier de l'association, et Roger Dauvilliers, secrétaire général, déjà évoqué. Puis Étienne Picard (1924-1960), étudiant à Supélec avant d'entrer lui aussi au CEA comme ingénieur, ancien FTP, blessé au maquis, dans le Vercors, actif militant communiste et pour l'heure présenté comme « responsable de l'école d'escalade »<sup>23</sup>. On trouve enfin Eugène Ronsin, né le 7 décembre 1921, jeune médecin nommé « responsable médical », Simone Lévy, née le 12 août 1922, assistante sociale, et Hélène Védrine, née le 5 juin 1926, étudiante en philosophie qui, devenue universitaire, continuera, comme d'autres anciens Gumistes, à pratiquer la montagne avec l'USFEN (Union sportive de la Fédération de l'éducation nationale). La part prise par des communistes dans la création du GUMS a donc été déterminante. Mais, comme le note son premier président, Jacques Labeyrie : « Jamais je n'ai vu une population aussi unanime avec des positions d'extrême gauche. À ce moment-là, on était communiste comme on était catholique à la fin du siècle d'avant<sup>24</sup>. »

À travers le nom d'Étienne Picard affleure une des dimensions du réseau social que le GUMS naissant a à la fois contribué à structurer mais aussi dont il a été pour partie le reflet, au titre d'une nouvelle génération, à la jonction des milieux universitaires et intellectuels, singulièrement scientifiques, montagnards et bleusards, résistants et communistes.

<sup>18</sup> *Crampon n° 21, février 1949.*

<sup>19</sup> *Le premier Crampon signale que lors de la dernière « sortie sans histoire », simplement un peu humide, à Bleau, « toutes les viandes se séchent dans une grotte très aérée et accueillante connue du seul et éternel Roger. » (Crampon n° 15, 21 juillet 1948.) Roger Dauvilliers n'a pas gardé le contact avec le GUMS. Selon toute probabilité, il a fait une carrière de dessinateur, graphiste et réalisateur de télévision, travaillant en particulier avec Jean-Christophe Averty (Lettre de J. Ch. Averty, 28 août 2008).*

<sup>20</sup> *Circulaire du GUHM n° 13, 9 juillet 1948.*

<sup>21</sup> *Merci à Claude Orlianges, premier trésorier du GUMS, de m'avoir fourni des copies des statuts manuscrits de 1948 et de ceux de 1949 (pour la conversion du GUHM en GUMS). Ma rencontre avec ce « fondateur » du GUMS m'a apporté beaucoup d'éléments d'information et de réflexion pour cette étude.*

<sup>22</sup> *Lettre de J. Labeyrie à l'auteur.*

<sup>23</sup> *Étienne Picard était marié avec Rose Wacziarg, fille, née à Moscou, de la militante du Komintern, Rosa Michel (Marie Wacziarg), et du dirigeant du parti communiste allemand, Walter Ulbricht. (Sa biographie est parue dans l'Humanité, le 16 novembre 1990.)*

<sup>24</sup> *Conversation avec l'auteur, 8 mars 2008.*

Étienne Picard était un des enfants d'un alpiniste de grande réputation, René Picard. Avant-guerre, celui-ci avait été très actif à Bleau, avec d'autres alpinistes connus, comme le docteur Hector Descomps avec lequel il a ouvert plusieurs voies dans les Écrins, ou encore Jean Langevin, un des fils de Paul Langevin, qui fut professeur de physique en hypotaube à Henri IV avant de participer à la création du CEA, avec Frédéric Joliot. René Picard, Jean Langevin, Hector Descomps qui étaient d'une génération plus âgée que celle des fondateurs du GUMS pratiquaient ensemble, dans les années trente, les activités de plein air, la varappe tout comme le canoë, le ski aussi bien que la voile et, bien sûr, la randonnée à bicyclette, au sein d'un groupe plus large. On y retrouvait, avec René Picard et Cécile Hadamard, sa femme, alpiniste de talent, fille du mathématicien Jacques Hadamard<sup>25</sup>, Jean Langevin et sa femme Vige Grandjouan<sup>26</sup>, le frère de celle-ci, Henri Grandjouan, et son épouse, Claudine Heyman, Suzanne et Pierre Auger ainsi que Colette et Francis Perrin - Auger et Perrin (ce dernier était le fils du prix Nobel de physique, Jean Perrin) étant avec Irène Curie et Frédéric Joliot, les physiciens français de la génération de l'entre-deux-guerres les plus prometteurs.



*Rappel à la Dame Jeanne (1952-53), cliché Claude Orlianges.*

Tous ces scientifiques se retrouvaient alors, avec beaucoup d'autres, en villégiature estivale, et ce depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, en Bretagne, à l'Arcouest, près de Bréhat, allant aussi skier dans les Alpes, à Coupeau ou à Courchevel<sup>27</sup>. On parlait alors de l'Arcouest comme de « Sorbonne-Plage » ou de « Fort-la-Science » et les membres du groupe arcouestien formaient un des réseaux intellectuels les plus influents que la victoire du Front populaire, en juin 1936, avait pour ainsi dire conduit au pouvoir (Irène Joliot-Curie puis Jean Perrin furent chargés par Léon Blum de la création d'un ministère de la Recherche scientifique et c'est de là que naquit le CNRS)<sup>28</sup>. Fortement radicalisés à l'époque de la Guerre d'Espagne, ces intellectuels prirent, pour

<sup>25</sup> Jacques Hadamard, dont une cousine était la femme d'Alfred Dreyfus, fut un ardent dreyfusard et il fut un des fondateurs de la Ligue des droits de l'homme. Très engagé pendant toute sa vie, il était devenu, après 1945, un compagnon de route fidèle du parti communiste. Ses filles, Jacqueline et Cécile, étaient membres du PCF.

<sup>26</sup> Edwige ou Vige Grandjouan était la fille du peintre, dessinateur, graphiste et affichiste anarchiste célèbre de l'Assiette au beurre, Jules Grandjouan.

<sup>27</sup> L'Arcouest avait été violemment bouleversée lorsque, le 7 janvier 1939, l'un de ses jeunes et des plus talentueux habitués, l'historien Jean Maurain, directeur du cabinet du président du Sénat, Jules Jeanneney, avait été emporté par une avalanche au col de la Ponsonnière (dans le massif des Cerces, au-dessus du Lauzet), avec le directeur de l'école de ski du CAF, Daniel Dewulf, et six autres membres du groupe de randonneurs auquel ils appartenaient.

<sup>28</sup> Voir Michel Pinault, « Portrait de groupe d'universitaires parisiens en leur villégiature bretonne : l'Arcouest dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle », *Histoire et Sociétés, revue européenne d'histoire sociale*, n° 25-26, avril 2008, p. 136-157. La Bibliothèque nationale de France a organisé une exposition au printemps 2008, sur « L'Arcouest, une villégiature intellectuelle, de la Belle

la plupart, leur place dans la Résistance ou dans la France libre exilée aux États-Unis.

Les Picard, Perrin, Gricoureff, Koechlin, Langevin, Grandjouan, Chavannes, Pagès, Heyman, Segal étaient des *Arcouestiens* avant d'être des Gumistes, et la plupart étaient des jeunes scientifiques, futurs universitaires ou chercheurs au CNRS. La jeune génération arcouestienne de l'après-guerre participa donc largement aux premières entreprises du GUMS. Noémie Langevin, Bernard Langevin, dit Tiapa, Yves Koechlin, Nils Perrin, Nadine Gricoureff, Alice et Jean Combrisson, Simone Segal, furent ainsi du premier stage de ski, à Noël 1948, à Saint-Sorlin d'Arve. Ils retrouvaient et appréciaient au GUMS les formes de sociabilité qui prévalaient au sein de *l'Arcouest* depuis deux générations : d'une part ce mixte de recrutement sélectif, au cœur des milieux universitaires, souvent normaliens, le plus souvent scientifiques, et de convivialité à la fois « libre » mais de bon ton - l'ambiance club, dont parlait un des piliers de *l'Arcouest*, Marguerite Borel, l'épouse du mathématicien, ancien directeur de l'ENS, Émile Borel<sup>29</sup>, d'autre part ce mélange de relations sociales affinitaires intenses débouchant souvent sur des unions durables, de goût pour les activités sportives de plein air - le bain de mer, la natation, la voile, le nautisme et... la montagne -, de connivences politiques et idéologiques fondées au fil du temps sur le sentiment d'avoir été et d'être toujours dans « le bon camp », depuis la croisade dreyfusarde jusqu'aux engagements directs en faveur de l'Espagne républicaine puis dans la Résistance. Avec le GUMS, les membres de cette jeune génération *arcouestienne*, presque tous des « héritiers », désormais, échappaient, en plus, à une des principales limites structurelles de *l'Arcouest* qui était de s'être constituée en milieu clos, un rien nombriliste et très endogame, à la rigueur vécu comme étouffant sous le poids des traditions établies par les générations précédentes qui restaient d'ailleurs fortement présentes dans ce début d'après-guerre<sup>30</sup>. Si un certain nombre d'entre eux ne vinrent dans des stages GUMS qu'occasionnellement, plusieurs étant d'ailleurs plus attirés par la mer que par la montagne, ceux qui persistèrent devinrent des militants actifs de l'association.



*Stage de Saint-Sorlin d'Arves.  
Au premier plan, Yves Koechlin, suivi d'Alice  
Combrisson, Olga Andreiev et Noémie Koechlin.*



*Au cours du même stage.  
Clichés Noémie et Yves Koechlin*

Dans les prochains Crampons, vous pourrez lire la suite de cette histoire :

- « Gumiers, Gumistes, qui étaient-ils? »,
  - « Pourquoi le GUMS ? »,
  - « Héritages et filiations »,
  - « Des alpinistes idéologues? »,
  - « Une organisation très engagée »,
- et une conclusion.

---

*Époque à l'après-guerre* qui a donné lieu, le 15 avril, à une journée d'étude dont les actes seront publiés ([http://www.bnf.fr/pages/cultpubl/journee\\_etude\\_828.htm](http://www.bnf.fr/pages/cultpubl/journee_etude_828.htm)).

<sup>29</sup> Marguerite Borel a fait une carrière d'écrivain remarqué sous le nom de plume de Camille Marbo ; voir C. Marbo, *À travers deux siècles, Souvenirs et rencontres (1883-1967)*, Paris, Grasset, 1967, en particulier le chapitre sur *l'Arcouest*.

<sup>30</sup> L'un des ces « jeunes héritiers » de l'époque, Pierre Joliot parle même de « clan », voire de « secte »... (*Journée d'étude BNF, déjà citée.*)





« Le Crampon » à travers les âges : couvertures par P. Bonnet, P. Bourges, C. Carlier, T. Langevin, C. Mangeot, I. Melchior, R. Paradis, JY Rusniewski, Y. Wesoluch